

*Les
Cahiers
Drômois*

*Bulletin n° 13 de l'Académie Drômoise
des Lettres, Sciences et Arts
1995*

*Les Cahiers n° 13
de l'Académie Drômoise
des Lettres, Sciences
et Arts
(Année 1995)*

SOMMAIRE

• <i>Le mot de la Présidente</i> Frédérique Bon	3
• <i>In memoriam</i> . Tant que nous penserons à eux : Pierre Ageron, André Blanc, Maurice Cornet, Jacques Hartmann, Charles Moulin, Jacques Pic, Henri Rochegude, Pierre de Saint-Prix, Albert Varnet	5
• <i>Activités de l'académie en 1994</i>	
– Assemblée générale du 19 mars	7
– Les nouveaux membres	7
– Les membres émérites	8
– Les sorties à Mours-Saint-Eusèbe (8 juin), Montboucher et Montélimar (12 octobre)	9
– La soirée conférences du 9 décembre	9
• <i>Les nouveaux membres et leurs propos</i>	
– Père des Cilleuls : Le musée d'Art sacré de Mours-Saint-Eusèbe	13
– Henri Chosson : Témoignage d'un résistant ..	16
– Jean-Noël Couriol : L'histoire de la Drôme	18
– Marcelle Gambus : « Et voilà pourquoi j'ai été élue à l'Académie ! »	20
– Marcelle Giacomini : Un siècle d'évolution féminine	23
– Jean Lovie : Flâneries à travers la Mémoire montilienne	26
– Guy Marandet : Le guetteur de paysages	29
– Georges Pommaret ou la passion de l'histoire régionale	31
• <i>Morceaux choisis</i>	
– Madame Frédérique Bon : Une maison de famille, les Nugues de Chanos-Curson	35
– Jean Durand : Cartes postales de la Drôme ...	40
– Pierre Palué : Mirmande et ses peintres (années de guerre 1940-44)	43
– Henri Pouzin : La peste à Romans	52
– Pierre Vallier : De l'émotion à la grâce.....	56
• <i>Liste des membres de l'Académie au 1^{er} janvier 1995.</i>	59

LE MOT DE LA PRESIDENTE

Lors de l'Assemblée générale de mars 1994, un amical complot de mes confrères m'a portée à la présidence de notre Académie.

Succéder à des personnalités aussi prestigieuses que Pierre Ageron et Pierre Vallier est un honneur redoutable dont je me sens totalement indigne. Mais la tâche est belle, que se sont donnée les fondateurs, ou plutôt ceux qui, en 1957, ont décidé de faire revivre la société littéraire qui fut florissante à Valence sous le roi Louis XVI.

Contribuer à faire connaître les talents si variés dont notre belle province est extrêmement riche, les accueillir, les rassembler, les faire se rencontrer et s'enrichir mutuellement, voilà l'idéal qu'ont servi mes prédécesseurs, et que j'essaierai de servir de mon mieux, m'appuyant avec confiance sur l'aide efficace de mes confrères, particulièrement des membres du bureau.

Depuis notre bulletin de 1993, nombreux sont les éminents confrères qui nous ont quittés. Ils restent vivants dans nos cœurs et présents parmi nous par leurs œuvres.

Plusieurs nouveaux membres sont venus nous rejoindre ces deux dernières années. Je leur souhaite la bienvenue et salue leurs mérites qui viennent enrichir notre société.

A travers nos réunions, je voudrais qu'ils trouvent à l'Académie, non seulement les joies intellectuelles, mais aussi une chaude convivialité.

Pour résumer le but de notre Académie, je vais emprunter largement les termes de notre regretté président Pierre Ageron :

« Ces journées académiques, outre les décisions collectives qu'elles suscitent, ont aussi le grand avantage de nous amener à nous mieux connaître. Les longues conversations autour d'une table admirablement servie par Jacques Pic (et maintenant son fils Alain) favorisent les réciproques découvertes.

Ainsi, à côté des plaisirs de l'esprit, s'épanouit parmi nous, la fleur délicate de l'amitié...Le cœur a ses raisons» .

Frédérique Bon

IN MEMORIAM

Tant que nous penserons à eux...

Depuis deux ans, des ombres chères s'étendent sur notre compagnie. Plusieurs de nos confrères ont disparu.

- Pierre AGERON a présidé l'Académie pendant plusieurs années avec un dévouement admirable. Spéléologue, il avait redécouvert et aménagé l'Aven grotte Marzal. Il était également passionné par l'histoire de Valence et possédait une iconographie remarquable sur la ville. Par ailleurs, il a beaucoup fait pour la renommée de l'œuvre de son père, le peintre et aquarelliste Louis Ageron. Il était membre du Conseil Supérieur du tourisme.
- André BLANC, archéologue, historien, écrivain. Il a signé de nombreux ouvrages, fruits de ses incessantes recherches sur le passé de Valence et de la vallée du Rhône. Il était l'animateur du laboratoire de céramologie du CNRS où il fit de notables découvertes.
- Maurice CORNET était professeur agrégé de lettres au Lycée Emile-Loubet de Valence. Il avait été un animateur apprécié du fameux ciné-club Jean-Michel. Son érudition, son goût pour la langue et l'écriture, l'avaient conduit à collaborer de près au livre de tourisme de l'Office du Tourisme sur Valence et au recueil poétique édité par le Lion's-club doyen en hommage aux poètes Louis Le Cardonnell et Jean-Marc Bernard. Son nom a été donné à l'Université Inter-âge.
- Jacques HARTMANN, d'Allex, était un artiste discret et un praticien qui aimait la pierre. Sculpteur, il avait acquis une certaine notoriété dans le monde de la statuaire, Ses œuvres figurent dans de nombreux sanctuaires et diverses villes ; elles sont toutes marquées par une forte spiritualité en même temps qu'un évident classicisme.

- Charles MOULIN, né à Montélimar, champion de natation puis acteur de cinéma. Il fut le Tarzan français mais se rendit surtout célèbre dans le rôle du berger, l'amant de la *Femme du Boulanger*, aux côtés de Ginette Leclerc et Raimu. Il tourna dans plus de cent films pour le grand et le petit écran et interpréta plusieurs pièces, notamment *Mère courage* avec Mary Marquet et *La Route au tabac* avec Martine Carol.
- Jacques PIC, le célèbre cuisinier, qui a maintenant son esplanade et son buste au Champ-de-Mars, avait été reçu à l'Académie avec joie. En effet, nous estimions que la haute cuisine qu'il pratiquait avec tant de bonheur était véritablement l'un des beaux arts.
- Henri ROCHEGUDE était un esthète qui collectionnait les œuvres d'art et les livres, et les tapis d'Orient dont il était un parfait connaisseur. Il aimait la fréquentation des écrivains, des peintres, des sculpteurs. D'autre part, il s'intéressait beaucoup à la sauvegarde des monuments anciens et des vieilles maisons françaises de caractère.
- Pierre de SAINT-PRIX, petit-fils du président Emile Loubet, Préfet de la Résistance et de la Drôme à la Libération, était un esprit brillant. On lui doit des livres et de nombreux textes sur la Résistance, l'esprit d'indépendance, et les rapports de l'art et de la liberté. Il laisse notamment un manuscrit qui est un traité d'esthétique.
- Albert VARNET avait été directeur du Crédit-Foncier de France Drôme-Ardèche. Père de six enfants, il trouvait encore le temps de s'occuper de nombreuses associations, notamment en administrant l'Union départementale des Associations familiales de la Drôme, et surtout à la tête des « Colombes » dont il était le fondateur. En 1957 il avait créé l'Académie Drômoise avec André Milhan, Pierre Pontiers, Pierre Richard et Claude Boncompain. Serviteur de l'humanisme, rien de ce qui touchait l'homme ne lui était indifférent. Polygraphe, amateur de tous les genres il aimait particulièrement l'histoire locale et les biographies.

ACTIVITES DE L'ACADEMIE DROMOISE EN 1994

L'Assemblée générale

Elle s'est tenue le 19 mars au restaurant « Le Nautic », à Valence.

Sur un effectif de 47 membres, 17 étaient présents, 9 excusés, 21 n'avaient pas répondu. L'événement principal fut l'élection de madame Frédérique Bon à la présidence. Pierre Vallier, actuellement président de « Mémoire de la Drôme » qui, en 1990, avait succédé à la présidence au spéléologue Pierre Ageron n'ayant pas sollicité le renouvellement de son mandat, madame Frédérique Bon, de Chanos-Curson mémorialiste et ancienne présidente régionale des clubs Unesco a été élue à l'unanimité. Quant au poste de secrétaire général laissé vacant par maître Alain Balsan élu Bâtonnier de l'ordre des avocats, il est désormais occupé par Jean Berthon, de Montélimar, ingénieur du C.E.A. en retraite.

Le bureau a ainsi été complété :

– vice-présidents, Jean-Noël Couriol, de Beaufort-sur-Gervanne, auteur d'une histoire de la Drôme en quinze fascicules, Pierre Vallier, journaliste honoraire.

– membres : Jean Escoffier, de Vinsobres, ancien Maire et Conseiller général de Nyons, auteur du *Crépuscule des Blancs* (Ed. Plon), le peintre Pierre Palué, de Chavannes, Arsène Héritier, préhistorien, le peintre de Mirmande Guy Marandet.

Des nouveaux membres...

Au cours de cette même assemblée générale, onze nouveaux membres ont été élus :

– Marcelle Gambus, écrivain, née au Pouzin, demeurant à La Bégude-de-Mazenc, auteur d'un roman : *Un gros*

livre de toile noire et d'un recueil de nouvelles : *Entre Provence et Vivarais* (Ed. de La Mirandole) ;

– Pierre Bérard, né à Etoile, professeur agrégé d'histoire ;

– Pierre Sogno, écrivain, demeurant à Pierrelatte, auteur de *Cette folie des minéraux* et de cinq romans, depuis *La belle éducation* jusqu'à *Le serre aux truffes* (Flammarion).

– Marcelle Giacomini, née dans la Loire, demeurant à Tain-l'Hermitage, ancienne directrice adjointe du collège de Tournon, auteur d'une Saga familiale : *Maria de Queyrières* (deux tomes), publiée sous son nom de jeune fille (Exbrayat) aux éditions de La Mirandole ;

– Bernard Delpal, maître de conférences à l'Université Jean-Moulin de Lyon ;

– docteur Edmond Estour, chirurgien à Valence, animateur de la *Revue de coeliochirurgie* ;

– Micheline Cornet, animatrice des *Mardi de Saint-Jean* à Valence ;

– Alain Pic, parce que, suivant la tradition familiale, il maintient la haute cuisine au rang des beaux-arts ;

– Charles Colomb, architecte à Valence, membre de la commission d'Art sacré ;

– Georges Pommaret, collectionneur de documents sur la région valentinoise. A collaboré au livre *Valence*, de l'office du tourisme ;

– Guy Marandet, peintre à Mirmande.

... et des membres émérites

Le nouveau bureau s'est réuni le 31 mars 1994 chez la nouvelle présidente, madame Frédérique Bon. Il a décidé d'honorer du titre de « Membre émérite » les académiciens qui, pour raisons personnelles de santé ou d'éloignement, ne peuvent plus prendre part de façon aussi active qu'avant aux travaux de l'Académie. Ce sont : maître Marcel Colomb, l'abbé Froment, MM. Jacques Hartmann, Freddy Tondeur, Maurice Vérillon, madame André Lançon et Haroun Tazieff.

Le musée d'Art sacré de Mours-Saint-Eusèbe

Le 8 juin 1994, sortie de printemps de l'Académie dans la région romanaise. Le matin, visite du musée d'Art sacré de Mours-Saint-Eusèbe dont le promoteur, le père des Cilleuls nous fit personnellement l'honneur de la présentation des collections. A la suite de cette visite le père des Cilleuls fut officiellement reçu à l'Académie sous le parrainage de notre confrère Henri Pouzin. L'apéritif fut offert, avec un mot de bienvenue, par monsieur le maire de Mours. Après le déjeuner à l'auberge de Mours, les 28 participants se dirigèrent vers Romans pour visiter le célèbre musée de la chaussure sous la conduite experte de son conservateur, Marie-Josèphe Bossan.

Le musée de la Soie de Montboucher-sur-Jabron

Le 12 octobre 1994, sortie d'automne de l'Académie au Musée de la soie de Montboucher-sur-Jabron. Après une enrichissante visite du matériel et une projection de diapos sur le processus du traitement de la soie, une réunion statutaire sur place, grâce à l'amabilité de madame le conservateur du musée, permit à Henri Chosson, nouveau membre, de parler devant les trente participants, de la Libération du Vercors et de son expérience de résistant. Un déjeuner de qualité fut servi au restaurant « Le Monard » du golf de la Valdaine. Au dessert, Marcelle Gambus, nouveau membre parrainée par M^{me} Suzanne Tiziou, nous livra avec humour et poésie, ses impressions de nouvelle élue de l'Académie. La journée se termina au château des Adhémar dont M. Orband, médiéviste de talent, nous retraça l'histoire.

Dernière réunion annuelle

La dernière réunion statutaire 1994 s'est tenue le 9 décembre 1994 à la faculté de droit de Valence, obligeam-

ment mise à notre disposition par le doyen Alain Balsan. Ce fut l'occasion d'accueillir deux nouveaux membres, madame Marcelle Giacomini, présentée par Jean Durand, qui parla de « Un siècle d'évolution féminine », et monsieur Georges Pommaret, parrainé par Pierre Vallier, qui, en images de qualité, évoqua la transformation de La Roche-de-Glun, village rhodanien, du fait de l'exécution des grands travaux, tel le canal de la CNR.

On trouvera dans le chapitre suivant des extraits des discours de réception des nouveaux académiciens.

Dates à retenir

Les sorties 1995

- Juin, vallée de la Gervanne sous la direction de Jean-Noël Couriol.

- Septembre : tournée des grands ducs dans les Côtes-du-Rhône sur sous la direction de Jean Escoffier.

**LES NOUVEAUX MEMBRES
ET LEURS PROPOS**

Père Raoul des Cilleuls : comment est né le musée d'Art sacré de Mours-Saint-Eusèbe (1)

Je suis Lorrain « pure souche »... Mon arrivée dans la Drôme se raconte avec l'histoire des réfugiés de 1940... et j'y suis resté... heureux.

Lorsque j'étais au séminaire, le supérieur se servait d'un ornement rose qui m'intriguait. Il était un peu abîmé. Un soir, ce supérieur est venu me l'apporter dans ma chambre en me disant « Je vous le donne, conservez-le », et ce fut le premier objet de la collection... ! Qu'avait-il senti ?...

Cette chasuble a été confectionnée au XIX^e siècle, avec un taffetas du XVIII^e, sur lequel des mains habiles ont posé un orfroi, brodé au XVI^e au point de Beauvais et au point d'Angleterre. Cet orfroi est un arbre rempli de fleurs ; il nous raconte l'annonce que la Bible a faite de la venue de Jésus-Christ : « l'Arbre de Jessé va fleurir ».

Cette chasuble m'a passionné ! Pourquoi ?

Lorsque j'étais enfant, la maison était pleine de souvenirs... Les commodes pleines de dentelles et de châles... et j'avais le droit de les draper sur le piano... c'était ma joie... Plus tard, en étant prêtre, j'étais au milieu de jeunes travailleurs ; ils m'ont fait découvrir, par l'intérieur, le respect du travail des brodeuses, des sculpteurs, des tisseurs, de ceux qui ont fait avec amour beaucoup de petites et de grandes choses pour l'église,... de ceux qui ont donné du temps...

(1) Texte de l'allocution prononcée le 8 février à Mours-Saint-Eusèbe par le père des Cilleuls parrainé par Henri Pouzin.

C'est ce mélange de ce que m'a apporté ma famille, ce que m'ont transmis ces jeunes qui a fait l'accueil de tous ces objets dans cette collection qui compte maintenant plus de 20 000 pièces.

Images après images, chasubles après chasubles, aubes en dentelle après aubes en dentelle, calices, ciboires, et toute l'orfèvrerie... ex-voto, chandeliers, tableaux et des quantités d'objet en fer, sans valeur marchande, mais pleines de souvenirs et du « travail des hommes », tout cela est rassemblé au musée de Mours.

C'est un lieu de l'histoire de la piété populaire et de la religion catholique à travers des objets. C'est un lieu de plaisir pour l'œil, pour l'œil artiste, pour l'œil historien, et pour l'œil religieux.

Des étudiants viennent travailler sur les ostensoirs, sur les reliques, sur les ex-voto, sur la manière de présenter l'esprit qui a animé ceux qui ont fait ces objets, sur la manière de présenter ces collections aux enfants, aux adultes. Ces étudiants disent : « C'est passionnant parce qu'ici on trouve toujours du nouveau et aussi parce que l'on nous fait confiance pour travailler ».

Des chercheurs, aidés par le musée des tissus de Lyon viennent découvrir la texture des tissus, car, dit le responsable des musées de Lyon, « on trouve à Mours tous les tissus ».

L'école des dentellières de Lyon nous fait découvrir l'origine et les techniques des dentelles, dentelles du Puy, de Chantilly, etc.

Des jeunes sont venus pour apprendre à restaurer les tableaux, les bois dorés et ont pu, par la suite, s'installer à leur compte.

Des spécialistes classent, répertorient régulièrement les livres qui sont, paraît-il, exceptionnels.

Enfin toute une vie est née... à partir de cette chasuble du grand séminaire... et à partir de ceux qui ont fait naître cette collection.

Une importante association épaulé ce Musée et chaque année elle propose une nouvelle exposition. Après les ex-voto, les dentelles, les canivets, les paperoles, l'orfèvrerie, cette année c'est « Lumière Sacrée » qui est présentée.

Depuis toujours le soleil était l'animateur de la vie et le dieu... ce dieu soleil a rencontré la foi transmise par Jésus-Christ et est devenu le soleil qui présente en son

centre l'Eucharistie, et petit à petit, l'ostensoir-soleil a aidé les chrétiens à admirer l'hostie.

Voir cette collection, c'est aussi vouloir faire un chemin... dans l'histoire,... dans sa foi.

Le musée est ouvert d'avril à novembre, toutes les après-midi sauf le samedi.

Henri Chosson : témoignage d'un résistant

Henri Chosson est né en 1918 à Mureils (nord de la Drôme). Il passa son enfance dans la ferme paternelle de Châteauneuf-de-Galaure. L'École normale de Valence le conduit en 1938 au métier d'instituteur. Après sa démobilisation (septembre 40) avec le grade d'aspirant d'infanterie, il est nommé instituteur à Marsaz. Résistant dès juin 1942, il mobilise les 110 partisans de sa compagnie en juin 1944 et participe à la campagne du Vercors et à la libération de la Drôme. Démobilisé en septembre 1944, il prépare l'école d'Etat-Major dont il est diplômé en 1960 (capitaine de réserve). Revenu dans l'enseignement en 1944 il sera affecté pendant trente ans outre-mer (Maroc, Madagascar, Dahomey, Cameroun et Côte-d'Ivoire) et termine sa carrière comme principal d'un collège d'instituteurs, en créant la première inspection primaire en Côte-d'Ivoire. Titulaire de la médaille de la Résistance, officier des Palmes académiques, il prend en 1975, à Andancette, une retraite qu'il consacre à l'écriture. Il a publié un recueil de souvenirs et nouvelles : *Raconte-moi l'Afrique, un roman policier : Le sang et les larmes sèchent vite sous les tropiques ; il a collaboré à un histoire collective : Pour l'amour de la France (1940-1944) et, en collaboration avec Marcel Desgranges et Pierre Lefort : Drôme-Nord, terre d'asile et de révolte, 1940-1944, aux éditions Peuple Libre.*

Henri Chosson a été élu à l'Académie Drômoise sous le parrainage de madame Frédérique Bon. Voici un résumé de sa causerie de réception prononcée le 12 octobre 1994 sur le sujet suivant : la défense du Vercors et l'action de la compagnie Chosson à Marsaz.

1. Le plan montagnard (Vercors). Né fin 1942 le projet reçut l'accord de Max (Jean Moulin) le 31 janvier 1943 et celui de Londres le 23 février. Mission principale : tenir le Vercors avec la Résistance pour préparer un terrain d'atterrissages et parachutages lors du débarquement en Méditerranée. L'effectif était de 4 à 5 000 hommes. Le plan échoua en raison d'une conception erronée au départ (pas de possibilité de repli), des moyens insuffisants en effectifs, instruction et armement lourd. Avait-on l'accord du gouvernement provisoire français et des alliés (question sans réponse) et les alliés disposaient-ils de suffisamment

de parachutistes et d'avions ? Le sacrifice de 800 maquisards et civils a-t-il été inutile ? Oui en ce qui concerne le plan lui-même, non parce que les Allemands ont été contraints de mobiliser des effectifs importants.

2. La compagnie Chosson à Marsaz. Sous les pseudonymes de Hubert Chabert ou Mik, l'aspirant Chosson forme un premier noyau de résistance avec Paul Richard (Spada), André Delas (le curé), et Roger Armand (Ravel) sous le commandement du capitaine Vincent Beaume-André de Bourg-de-Péage. Premières missions : diffusion de journaux clandestins, ravitaillement des camps de réfractaires STO, sabotage par « Mik » du « contrôle des battages » organisé par les Allemands, fabrication artisanale d'un explosif brisant, recrutement de volontaires sédentaires pour la future unité du Vercors, participation aux réunions de travail du Vercors, organisation en 1943 d'une réunion clandestine de l'état-major du Vercors sous la présidence du colonel Le Ray dans la ferme de Spada, réception et planque d'armes, incorporation de l'unité de Marsaz au 1^{er} bataillon nord-Drôme sous les ordres du capitaine René Franget, mobilisation de la C^{ie} de Marsaz le 6 juin 1944 (distribution des armes). Enfin, après avoir fait jonction avec celle de Tain, formée par Marc Chapoutier et commandée par le lieutenant Edmond Sabatier, l'unité de Marsaz (5^e compagnie du 2^e bataillon) prend position dans le Royans.

Pour en savoir plus sur la Résistance en Drôme-nord, reportez-vous à *Drôme Nord terre d'asile et de révolte 40-44* (Ed. Peuple Libre).

Jean-Noël Couriol : l'historien de la Drôme

Les racines de la famille Couriol plongent profondément dans l'histoire de la terre drômoise. Le nom apparaît pour la première fois au XIII^e siècle dans la région de Chaubeuil où existe toujours un hameau éponyme. La branche dont est issu Jean-Noël Couriol habite la Gervanne au moins depuis le XVIII^e siècle : un Couriol est consul moderne de Beaufort-sur-Gervanne en 1718.

Né en 1942 dans une famille de modestes paysans, Jean-Noël Couriol, après avoir fréquenté les lycées de Crest et de Die, étudie l'histoire et la géographie à Grenoble où il est l'élève de Paul et de Germaine Veyret. Il obtient la licence de géographie à Lyon, où il a comme maîtres Pierre Léon, André Latreille, Maurice Le Lannou. Il commence alors une carrière d'enseignant, occupant successivement des postes à Bourg-en-Bresse, au lycée du Parc à Lyon, à Bergerac et à Thônes, en Haute-Savoie. En 1976, il revient à Crest, au collège Tibor Revesz-Long.

Parallèlement, il poursuit son cursus universitaire, avec une maîtrise de géographie sur la Clairette de Die à l'Institut des Etudes Rhodaniennes de Lyon en 1970, puis un DEA sur l'aménagement de la montagne à l'Institut de géographie alpine de Grenoble. En 1986, il est l'un des tout premiers en France à obtenir le nouveau doctorat d'université. Sa thèse consacrée aux étrangers de l'Europe du nord-est dans le Val-de-Drôme reçoit la mention « très honorable à l'unanimité du jury ».

Très attaché à son pays natal, Jean-Noël Couriol dirige pendant plusieurs années la *Gazette de la Gervanne* et anime de nombreuses conférences, en particulier sur la tour de Crest et l'art roman rhodanien. En 1990, il fonde avec Annie Friche, professeur de lettres classiques, l'association Histoire et patrimoine drômois. Il se consacre à l'écriture d'une *Histoire du département de la Drôme* et, suivant les traces de l'abbé Vincent et d'André Lacroix au siècle dernier, à la publication de notices communales. Il anime encore des randonnées culturelles à thèmes, sur les églises romanes de la Drôme ou les châteaux protestants du pays de Bourdeaux.

Membre du Bureau de la Société d'Archéologie de la Drôme, administrateur de plusieurs sociétés savantes (Association Universitaire d'études drômoises, Amis du Vieux Crest, Amis de l'abbaye de Léoncel, Amis du Vieil Alixan...), Jean-Noël Couriol est chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques.

Marcelle Gambus : « Et voila pourquoi j'ai été élue à l'Académie

Marcelle Gambus est née au Pouzin d'une mère ardéchoise et d'un père drômois. Son arrière-grand-père maternel, Casimir Vigier, entrepreneur de travaux publics a bâti plusieurs ponts sur le Rhône et construit les ports de Casa Blanca et La Ciotat. Il eut douze fils dont Pierre et Louis Vigier qui figurent dans le Grand Larousse car ils furent des docteurs en pharmacie distingués, maîtres de laboratoire de l'école Polytechnique. Ils se spécialisèrent dans les travaux de pharmacie galénique et de dermatologie, préparèrent de nombreux savons médicamenteux et réalisèrent divers emplâtres et sparadraps adhésifs. La grand-mère de Marcelle Gambus était une cousine du grand couturier de l'entre-deux guerres. Quant à Crépin Chazalon, l'arrière-grand-père paternel de Marcelle, natif de La Voulte, le récit de ses aventures de « Compagnon du Tour de France » valut à notre nouvelle académicienne un prix littéraire au concours de Palaiseau.

Marcelle Gambus, après des études littéraires à Marseille, s'est mariée jeune. Elle a quatre enfants, une fille professeur d'anglais et trois garçons dans le « show-biz », l'aîné étant directeur artistique responsable du trio Esperança. Marcelle a fait du théâtre amateur, écrit plusieurs romans et un livre de Nouvelles (Entre Provence et Vivarais) édité par La Mirandole ; elle a obtenu des prix littéraires au Concours de Palaiseau en 1988 et au Concours Arts et Lettres de France en 1989. Elue à l'Académie Drômoise en 1994 sous le parrainage de Suzanne Tiziou, elle a prononcé son discours de réception le 12 octobre 1994 sous forme du charmant poème que nous publions ci-dessous.

Ma vie aurait suivi une route anonyme
Si mon époux, jouant à l'apprenti sorcier,
N'avait un jour sur moi fait fondre un cataclysme,
Et par cela, changé toute ma destinée.
Une jeune maman, une jeune grand-mère,
Une femme au foyer attendant le retour
Du guerrier valeureux, ainsi Monsieur le Maire,
Lors de mon mariage, ébaucha mon parcours.

Croyez-moi, tous ces vœux formulés par l'édile,
Ont été exaucés. J'ai eu la grande joie
De voir de jour en jour, s'épanouir la file
De mes enfants chéris croissant autour de moi.

Ils ont grandi trop vite, sont partis un par un,
Laisant dans le foyer un vide sans mesure.
Il fallut l'accepter, comme tout un chacun
Subit, en rechignant, ces lois de la nature.

Mais, qui eut cru, en ces décennies
Que je serais élue à l'Académie ?

L'heure de la retraite ayant, hélas ! sonné,
Mon époux décida le retour à la terre
De nos aïeux. Docile, comme à l'accoutumée,
Je suivis le « macho ». Ha ! que devais-je faire ?
Je ne regrette rien. La maison ancestrale
Ayant tout pour me plaire. J'en aime ses vieux murs.
Le parfum du passé en imprègne ses salles.
Elle nous accueillit au seuil de l'âge mûr.
La pendule dorée, avec son balancier,
Répétait doucement que le temps court et vole,
Qu'il fallait profiter de ces quelques années
Et ne pas s'endormir. Écoutant sa parole,
Mon mari de ce pas, se surprit à chercher
L'activité idoine qui pourrait lui permettre,
Tout en se dévouant, d'occuper ses journées
Sans pour cela troubler sa sereine retraite.

Mais qui aurait pensé, sapristi !
Que je serais élue à l'Académie ?

De ces cogitations, un groupe de théâtre
Naquit. Choix d'auteurs, choix d'acteurs et lectures,
Répétitions chez nous, groupés autour de l'âtre.
Et moi ! et moi ! toujours dans l'ombre du metteur
En scène. Puis, une catastrophe, un dilemme :
Le jour de la première une actrice manqua !

Le prêtre de Thalie qui déclare avec flegme
En se tournant vers moi : « Tu la remplaceras ! »
Non ! Si ! Non ! Si ! Non ! Si ! Je me fis bien prier.
J'ingurgitai le texte et même pas le temps
D'avoir le moindre trac ! O ! mes aïeux, quel pied !
Moi ! timorée, discrète, là, en quelques instants

Me voilà transformée en une virago.
Je me suis défoulée, en arpentant la scène.
Foin de tous mes principes, envoyés à vau-l'eau,
Je me suis défoulée et j'ai brisé mes chaînes.

Mais je ne pensais pas en toute modestie
Que je serais élue à l'Académie !

L'auteur involontaire de ce chambardement
Joua le jeu. Très bien ! Plus de pièce sans moi.
J'obtins les premiers rôles, passant beaucoup de temps
A fourbir ma mémoire et astiquer ma voix.
Las ! L'apprenti sorcier avait ouvert des vannes
Qu'il ne soupçonnait pas. Théâtre et écriture...
Un petit pas sépare l'un de l'autre... Dame !
Il fut vite franchi, sans frein et sans mesure.

Que faire quand on a déclenché quelque chose
Qu'on ne peut arrêter ? Se fâcher, S'entêter ?
Essayer vainement de connaître les causes
Ou bien tout simplement, mesurer les effets ?
Eh ! non, ni l'un, ni l'autre. La suprême élégance
D'un homme comme il faut, c'est d'accepter les faits,
De dire comme lui, presque avec négligence :
« Ma femme, voyez-vous, moi... je l'ai libérée ! »

Et voilà pourquoi, aujourd'hui
J'ai été élue à l'Académie !

Marcelle Giacomini : un siècle d'évolution féminine

Marcelle Giacomini est née en 1918 à La Talaudière (Loire). Fille de militaire elle suit son père en Martinique, puis au Maroc où la famille se fixe à Ouarzazate. Avec sa sœur, la jeune Marcelle est pensionnaire au collège de Marrakech, puis au lycée Lyautey de Casablanca en classe de Mathélème, puis Mathspé, enfin une année au lycée Fénelon de Paris. Des raisons de santé et la guerre de 1940 l'obligent à interrompre ses études supérieures et à bifurquer vers l'enseignement primaire. Une année de suppléances à Mogador et une autre en 4^e normale de Rabat et la voilà institutrice à Fes (1941) après son mariage avec un militaire qu'elle suit en 1946-1947 en Allemagne puis en Algérie (1947-1956). Alger, Batna, l'Aurès, elle a vécu le 1^{er} novembre tragique de 1954 et les mois qui suivirent. Veuve en 1955 avec une fillette à élever, elle regagne la France en 1956, d'abord en Poitou où elle passe quatorze années au cours complémentaire de Neuville-de-Poitou puis comme directrice à Loudun et Châtellerault. Séduite par l'Ardèche proche de sa Haute-Loire ancestrale, elle obtient sa mutation au CES de Tournon jusqu'à sa retraite en 1975. Retirée à Tain-l'Hermitage, elle mène une vie débordante d'activités et d'obligations diverses, sans oublier sa famille, sa fille et sa petite-fille à Paris, sa sœur à Tours jusqu'au décès de cette dernière. « Quand j'ai de l'argent de reste, dit-elle, je voyage, Grèce, Egypte, Londres, Amsterdam, Espagne, Maroc, Toscane. Le Portugal, ce sera l'an prochain. »

Ce qu'elle aime ? Lire, voyager, coudre, tricoter, broder, cuisiner, recevoir des amis, gâter ceux qu'elle aime et... écrire. Elle a publié aux éditions de La Mirandole deux tomes d'une saga familiale Maria de Queyrières sous son nom de jeune fille Marcelle Exbrayat (lointaine cousine de Charles Exbrayat).

Ce qu'elle déteste ? Ne rien faire et s'ennuyer. Mais elle fait tout pour que cela lui arrive le plus rarement possible.

Présentée à l'Académie Drômoise par Jean Durand, Marcelle Giacomini a été officiellement intronisée le 9 décembre 1994. Voici un condensé du discours qu'elle a prononcé, sur le thème de « Un siècle d'évolution féminine en Occident ».

Pourquoi les petites filles diffèrent-elles autant de nos grands-mères dans leurs façons de penser, d'être, leurs comportements les plus quotidiens ? Comment la condition féminine, stagnante pendant des millénaires, a-t-elle pu évoluer à ce point en un siècle seulement ?

La société est un facteur fondamental de cette transformation en raison de sa propre mutation. De rurale à 75 % en 1914, elle est devenue urbaine dans les mêmes proportions en 1995. Rurale, elle reposait sur trois piliers, la famille, la religion et la terre qui ne privilégiaient la femme en aucune manière. Le morcellement de la terre par héritages successifs dans les familles nombreuses et, simultanément, le développement industriel, créent la dispersion de la famille traditionnelle et, peu à peu, le déclin des pratiques religieuses. La société urbaine s'appuie sur trois éléments majeurs, l'individu, la politique et l'argent ; l'individualisation a favorisé, entre autres, la promotion féminine. Il en est résulté un certain nombre de rejets ; rejet du conjoint (augmentation des divorces), du sacrement (constat qui fait prospérer l'union libre), du père-étalon qui engendre le cas limite des mères célibataires.

Bien que malmenées par la politique et le syndicalisme, tardivement scolarisées, longtemps confinées dans des tâches subalternes, généralement mères de familles nombreuses menacées de mourir en couches et précocement vieilles, les femmes ont su, au fil du temps, profiter des opportunités qui leur ont été offertes. L'amélioration du confort (eau courante, électricité, machine à coudre), les progrès considérables de la médecine, de l'hygiène et des lois sociales, l'évolution de la législation du travail, l'accès à une formation intellectuelle et professionnelle les ont délivrées de bien des pesanteurs et ouvert des voies nouvelles d'autant plus que la guerre de 14-18 avait mis en évidence leur potentialité ; leur aspect lui-même s'est transformé. Libérées du corset, de l'austère et sombre habillement traditionnel, avec l'aide du *Petit écho de la mode*, elles fréquentent aujourd'hui des écoles mixtes, des clubs sportifs, sont présentes à tous les niveaux dans le monde du travail et de la politique et l'invention de la contraception leur permet même de planifier la naissance de leurs enfants.

La société a donc contribué à l'évolution féminine qui interfère à son tour sur la société. La femme moderne,

égale de son mari, a suscité l'émergence des « nouveaux pères » plus proches de leur épouse et de leurs enfants. Jamais, au cours des siècles, l'homme et la femme n'ont fait autant de chemin l'un vers l'autre ; la famille réduite est plus libérale, plus équitable, plus harmonieuse. En dépit des outrances et des cas limites, cette conception du couple semble aujourd'hui le meilleur moyen de souder les deux moitiés de l'orange.

Jean Lovie : « Flâneries à travers la mémoire montilienne »

Né à Valence en 1944, études secondaires au lycée Emile-Loubet, études supérieures à l'Institut de Géographie alpine et à la Faculté de lettres et sciences humaines où il obtient un D.E.S.A. et maîtrise. Carrière de professeur aux lycées de Belfort, Moutiers-Tarantaise et Montélimar (professeur d'histoire et géographie). Il consacre ses loisirs à la recherche historique sur Montélimar, berceau patronymique des Lovie. S'intéresse à la musique, à la géologie et à l'archéologie. Il a publié une dizaine de titres dont *Le Bestiaire préhistorique du Chenavari (1985)*, *Le Temple de Montélimar et sa mémoire (1988)*, *Montélimar au temps d'Emile Loubet (1989)*, *Les Thermes de Bondonneau (1992)*, *Guide bleu Rhône-Alpes (1991)*, *Le Pays de Montélimar provençal ou dauphinois ? (1994)*. Président-fondateur de « Histoire et Patrimoine montiliens » (Hispanmont), des « Amis de la Résistance » (Anacr), Jean Lovie est président du « Théâtre du Fust », de la commission extra-municipale « Patrimoine » de Montélimar, vice-président du comité des « Amis des orgues de Sainte-Croix », de la « Société d'Archéologie et de statistiques de la Drôme » et militant de base dans une dizaine d'autres associations. Il est entré à l'Académie Drômoise sous le parrainage de Suzanne Tiziou.

Voici un résumé de la causerie de réception prononcée à Valence le 3 mars 1994.

Jean Lovie convie son auditoire à une flânerie à travers la mémoire montilienne et les amitiés qui le lient à des personnalités du présent et du passé.

Honneur, bien sûr, à sa « marraine » Suzanne Tiziou dont le grand-père, maître Paul Gauthier, fut adjoint d'Emile Loubet puis son successeur à la mairie de Montélimar en 1899. C'est la mémoire d'Emile Loubet qui rapprocha Jean Lovie de celle qu'il appelle « ma bonne fée de l'Académie drômoise ».

Deuxième personnage vers lequel va le souvenir de Jean Lovie, son oncle Jacques Lovie, qui fut lui aussi membre de l'Académie drômoise. Historien, né à Paris en 1908 mais de vieille souche drômoise, lui aussi passionné d'his-

toire il consacra 110 titres à l'histoire de la Savoie où le hasard d'une mutation de l'Education nationale l'avait envoyé. Il revenait souvent dans la Drôme, à Montvendre où, symbole de sa spiritualité, il écrivit un *Dieu parmi nous, cent années de vie paroissiale à Montvendre 1848-1948* ; il fut président-fondateur de l'association des « Amis de Montvendre » toujours bien vivante. Membre actif de nombreuses associations, sociétés historiques, académies locales et régionales, « il savait susciter les autres en leur donnant sa confiance, toujours avec humour et simplicité ». Et Jean Lovie cite cette dédicace qu'il apposa sur *La Savoie* qu'il avait publié chez Artaud : « ... faire aimer une province qui bien que secrète sait si bien capter l'attention. Il est une musique des couleurs et des formes de la montagne dont l'âme ouverte aux vents de l'esprit, souffle sur les cimes, sait se faire nourriture ».

Hasard des mutations de l'Education nationale, Jean Lovie va donc se retrouver en Drôme et mettre ses pas dans ceux de son oncle Jacques Lovie. Il enseigne à Montélimar, berceau depuis quatre siècles d'une lignée de Lovie (nom issu de Loye, Lauvie, Lauvio en occitan) où l'on trouve des cardeurs de laine, marchands drapiers. Cette longue quête à la recherche des ancêtres (jusqu'au Maroc et aux États-Unis) conduisit Jean Lovie vers l'histoire protestante montilienne. Aussi quand la municipalité décide de rénover le temple, ancienne chapelle du couvent des Ursulines (xvii^e siècle), rédige-t-il l'histoire de ce temple.

La première restauration avait eu lieu du temps d'Emile Loubet. D'où le lien qui conduisit Jean et Françoise, son épouse, à écrire un *Montélimar au temps d'Emile Loubet* dans lequel il évoque notamment le souvenir d'Alexis Monier, le patron de la chapellerie qui employa jusqu'à mille ouvriers (Montélimar comptait alors 12.000 habitants) et ferma ses portes en 1895.

La publication de ce livre aux Editions Plein Cintre en 1985 valut à Jean Lovie de recevoir deux ans plus tard, une lettre d'un certain Henri Guillard, âgé de 80 ans, arrière-petit-fils d'Alexis Monier. Il a fondé à Lyon une affaire de vente d'instruments de musique qui, gérée maintenant par ses fils, comprend huit magasins.

Jean Lovie aurait encore beaucoup à raconter, « mais, dit-il, il reste tant à faire que trois vies n'y suffiraient pas. »

Et il conclut par cette formule de Marc Bloch :« L'histoire est une science qui aide à mieux vivre ».

Guy Marandet : le guetteur de paysage

Guy Marandet, élu à l'Académie Drômoise en 1994 sous le parrainage de Pierre Vallier, est né à Paris en 1917, dans le vieux quartier du Marais où son père, Maurice, était dessinateur en orfèvrerie et son grand-père, André, libraire et critique de théâtre. Il effectue ses études secondaires au lycée Charlemagne, puis deviendra professeur licencié de dessin d'art dans les écoles de la ville de Paris et région parisienne, de 1945 jusqu'en 1982, année de sa retraite. Il sera aussi directeur du cours supérieur de dessin d'art (Affaires culturelles de la mairie de Paris) et de la formation pratique « en couleur et composition » des étudiants en maîtrise des Sciences et techniques de restauration des œuvres d'art (université de Paris-I). Dès sa retraite il se fixe définitivement à Mirmande, entraînant plusieurs de ses élèves, peintres, graveurs ou sculpteurs qui s'établirent dans la région. Guy Marandet poursuit ainsi l'œuvre d'André Lhote qui, dans les années 1925-30 découvrit Mirmande sauva le village de la ruine et en fit le village des peintres.

C'est en 1935, à l'âge de 17 ans, que Guy Marandet passa ses premières vacances à Mirmande, dans la maison d'André Lhote (aujourd'hui « La Capitelle »). Il y passa toutes ses vacances scolaires de 1935 à 1939 et, de 1940 à 44, pour échapper au S.T.O., s'y installa, élevant, pour survivre, chèvres, cochons, lapins, consacrant ses loisirs à peindre et dessiner. En 1953 il acheta la Grande Maison, dite aussi « Ruine Martin » qu'il restaura pendant trente ans.

Guy Marandet a, depuis 1939, participé à de nombreuses expositions (Paris, Aix-en-Provence, Avignon, Marseille, Montélimar, musée de Valence, Monte-Carlo, Casablanca, Buenos-Ayres, Rouen, Taiwan, etc.). Il a reçu en 1952 le Prix Faragnes de maquette et illustration de livre de luxe (il a illustré des livres de Shakspeare, Rousseau, Baudelaire, René Char, Kipling, Andersen, Pascal etc.). Plusieurs de ses œuvres ont été acquises par l'Etat, la Ville de Paris et de nombreux collectionneurs privés.

Voici le texte écrit par Pierre Vallier à l'occasion d'un « Hommage de Guy Marandet à Mirmande » (20 juillet-26 août 1990).

On sent à travers son œuvre que Guy Marandet est un peintre passionné par le contenu poétique du tableau. Sa peinture fine, transparente, organisée, classique, est en

effet celle d'un cœur pur et d'une main inspirée que le spectacle du paysage continue de transporter. Son père dessinait, sa tante peignait et le jeune Guy avait la fibre artiste, et également cette sensibilité qui ne se commande ni ne s'enseigne jusqu'au jour où il rencontra André Lhote. Ce fut le choc de sa vie. A partir de ce moment-là il n'a plus regardé le monde de la même façon, et il a cherché partout autour de lui la sinueuse correspondance entre les lignes, la grâce équilibrée des volumes, la mélodie volatile des couleurs, tout ce qui fait l'harmonie des paysages et ce qu'on peut nommer plus simplement la beauté de la nature.

Ainsi Marandet est devenu l'héritier mirmandais de Lhote qui a su trouver son style personnel à travers les leçons du maître et d'autres artistes, que ce soient les romantiques indiens et surtout les classiques chinois, à travers les techniques de l'estampe ou l'usage du cerne noir et des écailles de poisson. Il a vu, étudié et compris tout cela. Il est allé sur le motif au loin, en Chine ou à Cordoue, puis il est revenu à Mirmande, le lieu où tout se décante, où tout se fait, dans la grande maison sur les hauteurs du village.

C'est là, dans le silence, devant les toits, les champs et les collines qu'il connaît pas cœur, que Guy Marandet construit son œuvre, depuis cinquante ans, dans un clacissisme épuré bien à lui.

Il n'est pas un peintre de cour mais un peintre de solitude qui, loin du raffut des villes, médite sa peinture jusqu'à ce qu'elle fasse corps avec la poétique sacrée qui baigne les choses de son mystère.

Dans ses obliques et ses courbes, dans ses oranges, verts, jaunes et bleus, adoucis par la lumière de septembre qu'il adore, dans la majesté tutélaire de l'arbre qui règne sur tant de paysages, Guy Marandet est un guetteur et un traducteur parfait des plaines et des collines, un peintre par qui le bonheur arrive.

Georges Pommaret ou la passion de l'histoire régionale

Georges Pommaret, qui appartient à une ancienne famille de Valence, est né en 1931. Etudes au lycée Emile-Loubet de Valence, puis à l'École catholique des Arts et Métiers de Lyon. Il est une sorte d'historien de Valence, grâce à une magnifique collection de documents, soit huit mille photocopies, cartes postales, plans, publicités, objets (dont la médaille de l'université de Valence). Ses documents figurent dans les collections de Mémoire de la Drôme, et on en trouve aussi sur le grand livre de Valence édité par l'Office de tourisme auquel Georges Pommaret a largement collaboré.

Son discours de réception à l'Académie drômoise, le 9 décembre 1994, a été en fait un audiovisuel sur le village de La Roche-de-Glun, montage à la fois ethnologique, social et poétique. Il montrait comment les grands travaux du Rhône ont modifié le visage de ce village et changé sa vie. Le tout accompagné par le violon de Stéphane Grapelli, car Georges Pommaret est aussi un grand amateur de jazz. Il avait sa place dans notre compagnie, lui qui consacre sa vie à défendre des valeurs qui sont les nôtres, notamment la recherche et la mise en valeur du patrimoine qui fait notre histoire et qui nous fait ce que nous sommes.

Voici comment Georges Pommaret fut amené à s'intéresser à « La Roche-de-Glun, village Rhodanien ».

« La Compagnie Nationale du Rhône projetant de gigantesques travaux au niveau du village de La Roche-de-Glun (Drôme) dans les années 1965-1968, dit-il, j'ai eu l'idée, au début des années 60, de rassembler mes photos sur ce village et le Rhône, de les compléter et de réaliser un montage-souvenir de ce qui avait été le cadre de mes vacances de jeunesse et celui d'une population à laquelle j'étais très attaché.

J'ai donc décrit ce petit village, typiquement rhodanien, au fil des saisons, avec ses vestiges anciens et surtout le Rhône omniprésent, son chemin de halage, ses lônes, sa verdure, sa faune, sans oublier ses traditions, fêtes nautiques, pêche, c'est-à-dire la vie paisible et immuable d'un village hors du temps.

Lorsque les travaux ont commencé, j'ai tout naturellement photographié leurs grandes étapes :

– bouleversement du paysage, des habitudes, des souvenirs ;

– construction des digues, barrages, ponts ;

– coupure entre le village et le Rhône ;

– modernisation de la cité, etc.

Puis, dans la foulée, nous avons assisté à la renaissance de la vie, de la nature, des habitudes, évidemment très différentes d'avant. Avec du recul, un nouveau cadre de vie est né. Il ne peut nous empêcher de nous souvenir avec nostalgie de notre jeunesse et d'un village qui était merveilleux.«

MORCEAUX CHOISIS

Une maison. Une famille

Les Nugues à Chanos-Curson

par M^{me} Frédérique Bon

En 1760, Claude Nugues, négociant à Romans, en vins et tissus, achète une maison, située au carrefour de la route Tain-Romans, et de celle qui monte vers le nord, en direction de Saint-Donat et d'Hauterives. C'est une grosse bâtisse flanquée de nombreuses dépendances et surmontée d'une tour ; ce qu'on appelle dans la région une maison-forte. Elle a été construite vers 1540, pour la famille « de Bouvier Montmeyran » qui, ayant d'autres possessions, n'y réside pas, mais y entretient une petite garnison d'hommes d'armes, car sa position commande un passage important. Elle est en outre dotée d'un très bon puits (que l'on n'a jamais vu tarir et qui existe encore aujourd'hui) et d'un droit de détourner les eaux de la Veauene, petit affluent de l'Isère qui traverse le « clos », de « Pâques à la Saint-Michel, le samedi, du lever au coucher du soleil ». Chose précieuse à cette époque où l'eau est rare et appréciée. Elle sert aussi de relais de poste. L'actuel pont de la route de Saint-Donat, ne sera construit que vers 1830 et les véhicules traversent la rivière à gué en longeant la façade nord de la maison. De grandes dalles sont noyées dans le lit de la Veauene pour éviter à la diligence de s'embourber, lors des crues. Elles ne seront détruites qu'en 1965, lors des travaux de régularisation du débit du cours d'eau.

En 1766, à l'âge de trente ans, Claude Nugues épouse Charlotte Enfantin qui en a dix-huit. Elle est la sœur de Blaise Enfantin, et sera donc la tante de Prosper le « Père » Enfantin.

Claude et Charlotte Nugues vont avoir huit enfants, quatre garçons et quatre filles.

En 1768 naît une fille, *Anne-Charlotte*.

Puis en 1770 un garçon Claude-Pierre, souvent cité dans les archives de l'époque sous le nom de Nugues l'aîné. Il entrera très jeune dans l'armée et semblait promis à une belle carrière militaire, mais il fera partie de l'expédition d'Égypte et sera tué à la bataille d'Aboukir en 1799 à l'âge de vingt-neuf ans. Vient ensuite en 1772, Louis Antoine, qui épousera Caroline Kiéné, d'origine suisse et en aura deux fils, c'est l'ancêtre direct de la famille Bon, actuels occupants de la maison de Curson.

En 1774, le 18 octobre, naît Saint Cyr (au curieux prénom) qui fera ses études au collège de Navarre à Paris, en compagnie de Marc Antoine Jullien fils, dit Jules (fils du député Jullien et de sa femme Rosalie). Il fera une brillante carrière militaire et finira baron d'Empire, pair de France et Grand Croix de la Légion d'honneur. Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe à Paris.

Puis viendront encore trois filles et un garçon le petit Camille dont les parrain et marraine seront les Jullien.

Cette maison n'a donc appartenu depuis 231 ans, qu'à deux familles, les de Bouvier et les Nugues. Elle a été transmise en ligne directe et n'a jamais été déménagée. Les murs du salon gardent encore les portraits des principaux membres de la famille en commençant par Claude et Charlotte ; les meubles sont ceux dont ils se sont servis, et surtout il y a de très intéressantes archives, constituées par les nombreuses lettres échangées pendant plus de deux siècles. Les plus intéressantes étant celles de Saint Cyr Nugues, qui suivit Napoléon à travers toute l'Europe, sans jamais manquer d'écrire deux ou trois fois par semaine à sa famille à Romans ou à Curson. La petite histoire de Saint Cyr et des siens s'inscrit étroitement dans la grande Histoire de cette période si fertile en péripéties, militaires et politiques. La plus ancienne lettre date de 1784, il a dix ans, et vient d'entrer au collège de Navarre à Paris. C'est un bon élève appliqué et studieux. Le 19 juillet 1789 (il a quinze ans) il décrit à ses parents la prise de la Bastille : « Il y a en ces jours derniers beaucoup de bruit ici, à Paris, "on" a pris les armes dimanche soir ; ce qui a duré jusqu'à mercredi à midy ; on a été mardi soir assiéger la Bastille ; et nous avons de notre collège (entendu) tirer des coups de fusil. Il y a même eu ici dans la maison une garde composée d'écoliers de l'université. Il y avait ici un corps de garde où il y avait des armes. Cela n'a

duré que deux jours et demi. J'y ai été un jour où le roi devait venir, espérant le voir... » etc. etc.

Très intéressante aussi celle du 18 juillet 1790, où il s'excuse de n'avoir pas eu le temps d'écrire « étant occupé d'une chose qui ne souffrait pas de retard... vous savez sans doute qu'avant la Confédération, tout le monde allait travailler aux préparatifs de cette fête dans le Champ de Mars, maintenant le champ de la Confédération... Mais comme nous sommes en très petit nombre, nous y allâmes fort peu. Les écoliers de quelques autres collèges crurent que nous refusions d'y aller ; ils vinrent le soir dans la cour de notre collège armés d'épées et de bâtons et voulurent nous faire demander excuse... » Après l'intervention d'un délégué du district l'affaire s'arrangera à l'amiable – grâce à ces précieuses et nombreuses lettres, nous allons suivre toute sa carrière. Entré dans l'armée en 1792 à dix-huit ans, il part comme aide commissaire des guerres à l'armée des Pyrénées car l'Espagne aussi avait attaqué la jeune République ; de la fin de 93 jusqu'en début 95 il est à Paris comme secrétaire général du Comité de Salut Public avec son ami Jullien. Les lettres de 1797, 98, 99, sont datées de Chambéry, Turin, Milan, Ferrare, Mantoue, Modène, Reggio. Il est à l'état-major de Suchet avec Brune et Championnet. Ils ont très peu de nouvelles de Bonaparte et de l'armée d'Egypte. Dans une lettre du 23 brumaire an VII, il fait allusion à un autre général romain Claude Clément qui « vient de partir pour Ancône, d'où il doit se rendre à Corfou ; comme la mission est importante et périlleuse, on lui accorde à son arrivée le titre de général de brigade. C'est pour lui un avancement certain et rapide, à condition qu'il n'y périsse pas. Sa bravoure est très estimée du général Joubert avec qui il a fait la campagne du Tyrol, je lui souhaite un heureux succès. »

C'est par des prisonniers français relâchés par les Anglais, que les lettres passent et qu'il apprend la mort de son frère Nugues l'Aîné. Il écrit tout de suite à ses parents à Romans, pour partager leur peine.

Au début de l'année 1800, il revient à Romans, puis il retourne en Italie. De 1803 à 1805 il est au camp de Boulogne où il reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur des mains de Napoléon.

Ensuite il suit la grande armée en Europe centrale de Vienne à Varsovie. Malgré l'éloignement, il reste très attentif à sa famille, d'autant que sa petite sœur Adèle est très malade, et il parle de sa mort dans une lettre datée de Dunkespuhl le 16 juillet 1806. En 1807 il va de Varsovie à Breslau. En 1808 il rentre d'Allemagne pour être envoyé avec Suchet en Espagne – où il fera campagne jusqu'en 1813, année où la provenance des lettres, montrant la retraite des armées vers le nord, témoignera de la perte de l'Espagne. Au moment de l'abdication de Fontainebleau, il est à Narbonne. En décembre, il retrouve Suchet à Strasbourg. Les nouvelles qu'il donne prouvent qu'en 1814, Louis XVIII, ne licencie pas les armées de Napoléon, dont il a besoin. C'est seulement après Waterloo que les généraux seront renvoyés.

Saint Cyr Nugues passera cette retraite forcée à Curson, il fera agrandir sa maison, en y ajoutant côté sud trois pièces sur trois niveaux, en arasant la tour, pour lui donner l'aspect qu'elle a actuellement, et il sera maire de Chano-Curson pendant cinq ans.

En 1823, il reprendra du service. Louis XVIII l'ayant envoyé commander les troupes françaises en Espagne. Puis il combatta en Belgique et sera blessé au siège d'Anvers. C'est Charles X qui le fera pair de France et lui confèrera la Grand Croix de la Légion d'honneur. Il mourra à Vichy en 1842. Ses restes et sa pierre tombale seront ramenés à Romans en 1968.

Une autre personnalité a fait de fréquents séjours dans la maison de Curson, c'est le cousin germain de Saint Cyr Nugues : le Père Prosper Enfantin. Bien que de vingt ans son cadet, étant né en 1795, il entretient toute sa vie des liens d'amitié avec sa famille cursonnaise, auprès de qui il trouvait soutien et réconfort dans les épreuves d'une vie mouvementée. Intelligence exceptionnelle, malgré un comportement de marginal, il marqua son siècle par des inventions de génie. Outre la création du phalanstère de Mènilmontant, premier essai de « communauté socialiste », il eut, le premier, l'idée du canal de Suez, pour lequel il fut envoyé en Egypte en 1842 par le roi Louis-Philippe ; il créa le chemin de fer du PLM ; et aussi les Banques Populaires de Crédit, dont les intérêts étaient plafonnés, ce qui évitait aux paysans d'être ruinés par les usuriers de village. Tous les biographes de Prosper

Enfantin témoignent à travers sa correspondance du plaisir qu'il avait à se retrouver à Curson « où il était, écrivait-il, comme un poisson dans l'eau ».

La maison conserve de nombreux souvenirs de lui, ainsi que des lettres.

Il faudrait encore parler du deuxième général St Cyr Nugues qui fit carrière sous Napoléon III. Il était le fils de Louis-Antoine, et l'arrière-grand-père de Monsieur René Bon, actuel propriétaire de la maison de Curson. Il épousa Louise Giraud, petite-fille d'un des premiers maires de Romans, fit campagne en Crimée, en Italie, fut fait prisonnier dans Metz avec Bazaine, et termina sa carrière comme gouverneur de Paris.

Ses lettres sont aussi extrêmement intéressantes, mais comme disait Kipling « ça c'est encore une autre histoire ».

Cartes postales de la Drôme

par Jean Durand

Drôme, terre de contrastes où l'édelweiss alpin côtoie la lavande provençale, l'olivier, le chêne truffier. Et le tilleul, arbre de lumière, fait une escorte royale à la route des vins. Aquarelles de vacances, livre de souvenirs. Emotion, sensations, violence et tendresse.

Vercors... automne. Ici et là hantée par la torche d'or d'un peuplier, l'ombre se tapit plus confortablement au fond de Combe-Laval et des gorges de la Bourne. Sur les pentes de la Vernaison, et dans les forêts du plateau, le soleil creuse entre les branches des ruisselets d'or, répand sur les hêtres des coulées de cuivre et, à la lisière des clairières, festonne des dentelles de pourpre.

Du Veymont à Montuez, du bec de Cornouze au Moucherotte, les sommets, ruisselants d'ocre, moulent dans des creusets d'azur leurs formes pleines ou osseuses.

Vercors, îlot longtemps inaccessible contre lequel viennent mourir les vagues du Diois et du Royans, conquis d'assaut par des chemins puis des routes creusées dans les falaises vertigineusement accrochées aux parois abruptes. Qu'elles partent de Die, Saint-Jean-en-Royans ou Pont-en-Royans, elles se fauillent, s'enroulent, creusent des tunnels, longent des précipices, s'agrippent ; grands goulets presque creusés sous terre et voie de Combe-Laval insolemment accrochée entre ciel et gouffre ; tanière d'ombre et jaillissement de lumière...

Le soir tombe. La brume gîte dans les vallées, s'accroche plus solidement à la cime des sapins. Près de Saint-Agnan, un chemin flâne de hameau en hameau, de ferme en ferme. Humble et merveilleuse architecture confondue avec le décor. Une charrette, dans des trous, cahote. A petits pas, une vieille, fagot sur le dos, glisse. D'un troupeau rentrant, les sonnailles, dans le lointain, tintinnabulent. Des enfants, dans un pré, crient. Le Vercors ferme ses rideaux d'ombre, tire ses couvertures de brume.

Par-delà le col de Rousset, seule surnage encore la masse du Glandaz auréolée des vapeurs bleues et roses d'un reste de brasier agonisant. Paix. Calme. Détente. Beauté à l'état brut.

*
**

La luminosité est exceptionnelle. Non point un jaillissement insolent de clarté, mais un ruissellement d'or et de bleu, un pastel estompé où les maisons aux vieux toits de tuiles sont dorées comme pain chaud sortant du four ; le jaune des ajoncs, le rouge des cerises, la brillance argentée des feuilles d'olivier giclent sur la toile de fond azurée ; et les tilleuls fondent leurs fleurs plus pâles, comme des coulées d'or sous un pinceau magique.

Le tilleul, arbre roi, ancestral, vénéré, de ce beau pays des Baronnies, dans le sud de la Drôme.

Buis-les-Baronnies, pays du tilleul roi, méritait d'avoir sa reine. Le canton le plus républicain de la Drôme a, par amour du tilleul, consenti à couronner une jeune et belle majesté. Et chaque juillet de l'an, moderne druidesse d'un culte païen, la reine du tilleul reçoit l'hommage de ses sujets et des touristes qui, reprenant le long de la capricieuse Ouvèze la route des princes d'Orange, viennent sur mélodie de ciel bleu et harmonies de couleurs, chanter le joli temps du tilleul, arbre de lumière.

*
**

La route de la lavande ? Peut-être vers Grignan, Salles-sous-Bois pays du lavandin. Moissonnée, une lavanderaie offre ses longs rangs taillés comme haies rectilignes ; on dirait une troupe de hérissons alignés pour la parade.

Nichée dans l'ombre de houleux peupliers, une distillerie exhale par bouffées les longues fumées bleues qu'étire le mistral.

Nyonsais, pays prolifique où lézarde un univers de soleil, de luminosité, d'insolente richesse naturelle : oliviers et tilleuls, amandiers et abricotiers qu'encerclent de lumineuses lavanderaies.

Mais la vraie route de la lavande, elle est après Nyons, vers Saint-Jalle et le col de Peyruergue, au royaume des anciens bergers où quelques hommes, encore, prennent le temps de vivre.

Sur les pentes qui n'en finissent plus de s'étirer, les lavandières du ciel étendent au soleil les somptueux draps mauves des estivales noces.

Cette fille qui passe a dans son regard bleu la transparence du ciel des Baronnies et le velouté des lavandes de juillet.

Poésie d'un regard... Poésie de la nature vers le col de Perty, Séderon, Ferrassières...

Somptueux pays de la lavande qui lave et purifie le cœur, où les derniers bergers vous apprendront comment partager le pain de l'amitié, caresser l'âne, parler aux sources, sourire aux enfants et aux jolies filles, écouter le silence et prendre son temps. Le temps de vivre et d'aimer.

*
**

Côtes du Rhône ! Coteaux du Tricastin ! Le ruban bleu des grands terroirs vineux vous fait glisser entre chênes truffiers et vignobles prestigieux.

Suze-la-belle-Rousse et son Université du vin où l'on trinque à la vie, à l'amour, au bonheur. Rochegude que hantent les chevaliers de Malte, Tulette et son Cellier des Dauphins d'où par milliers les rutilants flacons s'en vont porter l'euphorique nectar aux quatre coins du monde.

Saint-Maurice-sur-Eygues. Provence, tu chantes à mon cœur. Vinsobres, fleuron de la couronne sur son coteau perché. Nyons l'enseilladou.

La route est belle qui nous invite à la flânerie ! Le bon vin ne prend-il pas le temps de vieillir en cave pour se faire gouleyant dans les gosiers gourmets ?

Alors prenons le temps de vivre. Ce qui reste du Paradis terrestre est ici.

Mignonne, allons voir si le bonheur qui ce matin avait éclos a point perdu cette vesprée sa robe de pourpre au soleil.

Pourpre comme tes joues rosissantes des promesses nocturnes. Et comme ces flacons que je t'offre, ma mie, en gage de plaisir...

Années de guerre 1940-1944

Mirmande et ses peintres

par Pierre Palué

Le village de Mirmande est un des plus célèbres et des plus beaux de la Drôme. Lorsqu'on le découvre, à distance, par une quelconque route d'accès, sa masse harmonieuse est impressionnante.

Beaucoup de gens, cependant, ignorent que dans les années 1940-1944 il était, pour la peinture, un des hauts lieux de ce qu'était alors la France : une zone libre représentant à peine la moitié du pays.

C'est en 1926 que le peintre André Lhote, en promenade, un peu par hasard, découvre le village alors à peu près abandonné. La plupart des maisons sont en ruines. Lhote fait l'acquisition d'une d'entre elles encore en bon état et viendra désormais, tous les étés, séjourner, peindre, donner des cours à des élèves. Il se lie d'amitié avec Marcelle Rivier et Maurice Marandet, peintres déjà installés dans le village. Au début de la guerre des dispositions sont prises envers les étrangers habitant en France. Ils doivent choisir un lieu de résidence d'où ils ne pourront sortir qu'avec la permission des autorités locales. Pour beaucoup d'artistes la vie à Paris, sous l'occupation allemande, devient difficile et André Lhote conseille à beaucoup d'entre eux d'aller habiter à Mirmande « pays magnifique où la vie n'est pas chère et où on peut se loger à peu de frais ». A l'époque, m'a-t-on dit, des maisons se vendaient en comptant le nombre de tuiles : un franc (ancien bien sûr) la tuile. Les murs étaient donnés par dessus le marché.

Ainsi vont venir s'installer et travailler dans des conditions matérielles parfois difficiles toute une colonie de peintres : Garbell (né en Lettonie), Bolin (Suédois), Loewenstein, Duyvendack, Mena Loopuyt (Hollandaise) qui, elle, habite Cliousclat, et bien d'autres, une quinzaine, dont j'ai oublié les noms.

Originaire de Bordeaux les circonstances de la guerre m'avaient conduit en 1940 dans la Drôme. Soldat, fait prisonnier, évadé trois mois après avec un ami, Henri Lemonnon, je m'étais réfugié quelques mois chez lui, à

Saint-Donat, puis étais parti à Valence où je faisais de la peinture en travaillant à divers emplois.

En juin 1941, enthousiasmé par la lecture du *Traité du paysage* qui venait d'être édité, j'écrivis à Paris à André Lhote (une carte interzone, seule correspondance autorisée) et celui-ci, aimablement, me répond de la même façon et me donne rendez-vous à Mirmande un jour précis de juillet. Le jour fixé, un après-midi, avec d'autres personnes, j'attends à l'auberge de « Madame Bert » la venue du peintre. Il arrive enfin, à pied, un peu fatigué.

Aller de Paris à Mirmande était, à l'époque, un grand voyage. Pour se rendre à Valence les trains mettaient huit heures, s'arrêtant longuement en cours de route. A l'arrivée on prenait un car qui vous déposait à Saulce. De là, portant ses bagages, il fallait parcourir à pied, sous le soleil, les deux kilomètres conduisant au village. C'est ainsi qu'arriva André Lhote. Personne n'avait de voiture pour aller le chercher et les heures d'arrivée ne pouvaient, d'ailleurs, être prévues avec précision.

Je fus surpris par la personnalité du peintre. Je m'imaginai, étant donnée sa célébrité déjà grande, rencontrer un « maître », d'âge mur, un peu solennel et pontifiant. J'avais oublié qu'il n'avait que cinquante six ans (âge qui paraît canonique quand on a vingt ans...). Pas très grand de taille, il était vif, gai, plein d'allant, parlant d'abondance avec facilité, verve et souvent humour. Ainsi il me confia un jour qu'il avait fait un marché formidable : il avait échangé une aquarelle contre un jambon ! Dans les conseils qu'il donnait pour peindre il répétait surtout ce qu'il avait dit dans ses livres et que je connaissais par cœur. Par contre, quand il parlait à bâtons rompus, sa conversation était un enchantement.

Nous mangions à midi chez madame Bert, plusieurs personnes autour d'une table ronde et j'étais assis à côté de Lhote, à sa gauche. Nous le laissions parler le plus possible et ce qu'on pourrait appeler « un bavardage sur la peinture » était plein d'intérêt. Il connaissait tous les musées, l'œuvre de tous les peintres anciens ou modernes. Il nous parla un jour avec enthousiasme d'une visite au musée de Lyon où il avait remarqué « un si beau Renoir » et « un magnifique Greco ».

Sans méchanceté mais sans indulgence, il portait parfois des jugements et des appréciations sur l'activité

passée ou présente de grands contemporains. Pas toujours d'accord avec ses propos, à ce moment-là, je me suis rendu compte, plus tard, que ce qu'il disait était juste et plein de bon sens quoique dit, parfois, de façon comique. Ainsi parlant d'un peintre, que je ne nommerai pas, et qui « patinait ses toiles en les froissant pour les craqueler », il déclara : « Il marche dessus, il crache dessus, il pisse dessus ! »

On ne mesure pas assez, de nos jours, l'importance remarquable, unique dans les annales de la peinture, des écrits d'André Lhote. Ses traités du « paysage ou de la figure » critiquables, peut-être, sur des points de détail mais si riches d'enseignement, devraient être lus et relus par tous les jeunes peintres du monde. De même ses comptes-rendus d'expositions (publiés par la NRF et rassemblés plus tard dans des livres). Que de clairvoyance dans les jugements et de clarté dans l'exposé ! Que de considérations passionnantes !

Il est certain, qu'à l'époque, l'activité du professeur et de l'historien d'art a porté tort à celle du « peintre ». Ses confrères et les marchands, je l'ai souvent constaté, parlaient de ses tableaux avec un certain dédain : « Des œuvres de théoricien... ».

André Lhote avait entrepris une démarche difficile. Il voulait être le représentant de ce qu'on a appelé « le cubisme français » : des tableaux très construits au dessin géométrisé mais où demeure un reflet de la réalité et de la sensation première devant le motif. Lhote, et lui seul peut-être, reconnaissant honnêtement que Cézanne, dans cette voie, avait précédé tout le monde. Mais en voulant concilier des choses peu conciliables l'artiste réduisait singulièrement son audience : les partisans de « l'abstrait » le trouvaient trop figuratif et les amateurs de « figuratif » le trouvaient trop abstrait... Avec le temps, cependant, les œuvres de Lhote ont pris leur place dans le monde de la peinture et gagné l'estime de beaucoup d'amateurs d'art. Un jour viendra où ses tableaux les plus marquants serviront d'exemple à de jeunes artistes alors que seront oubliés bien des « fiers à bras de la truelle et du pinceau » (pour reprendre une expression de l'artiste). Pas assez connues non plus, et jamais reproduites, les belles aquarelles qu'il réalisait « sur le motif » avec une liberté de

facture et une sensibilité dans l'expression plus grandes souvent que dans ses tableaux.

J'ai un peu insisté sur l'activité d'André Lhote mais il était la personnalité marquante de Mirmande et son souvenir n'est pas prêt de s'effacer.

Un des peintres importants présents était aussi Alexandre Garbell. Il a été pour moi un ami et un guide dont les conseils et les avis complétaient l'enseignement de Lhote. Un peu isolé à Mirmande, Garbell a peint beaucoup de magnifiques tableaux sur tous les supports qu'on pouvait trouver à cette époque : carton, papier, vieux draps de lit préparés à la colle. Après la guerre il a fait à Paris, dans de grandes galeries, des expositions très remarquées. Ses œuvres, pourtant, restent trop peu connues du grand public alors qu'il est, certainement, à mon avis, l'un des plus grands peintres de sa génération.

Je m'étais très vite lié d'amitié avec Gustave Bolin. Nous avions le même âge : vingt et un ans. Il peignait sur nature, des tableaux sombres d'un lyrisme étonnant. André Lhote le prenait au sérieux mais disait, avec son humour habituel : « Il met sur sa palette les jaunes les plus brillants, les rouges les plus vifs, les bleus les plus frais. Il les mélange et sur le tableau tout devient noir ». Il aurait dû ajouter que ces tons sombres, d'une préciosité remarquable laissaient prévoir le grand coloriste que le peintre est devenu plus tard. Bolin faisait un peu bande à part étant surtout ami avec Garbell. Leur amitié n'a jamais cessé.

J'ai peu fréquenté ni conversé avec les autres peintres rencontrés au hasard de promenades dans le village. Certains se sont fixés définitivement à Mirmande comme Marcelle Rivier ou Guy Marandet autrefois élève et grand ami d'André Lhote. Après avoir été professeur puis directeur des ateliers d'art de la ville de Paris, il a aménagé, magnifiquement, une grande maison en haut du village. Il y réalise des gravures d'une grande perfection technique et des tableaux dépouillés que l'on a pu admirer en 1990 lors d'une grande rétrospective.

En 1941 le village était bien différent de ce qu'il est maintenant. Les deux tiers des maisons étaient en ruines : toitures effondrées, murs en partie écroulés, trous béants des fenêtres sans boiseries. On ne pouvait accéder à

l'Eglise Sainte-Foy, en ruines et envahie par des ronces et des arbustes. On ne s'en approchait même pas.

Le point de rassemblement des peintres du village était le café-hôtel où l'excellente madame Bert recevait tout le monde avec, à la fois, familiarité et affabilité. On venait là pour boire un verre de vin blanc, prendre un repas ou boire une sorte d'infusion d'orge grillé que l'on appelait café. Par rapport à ce qu'on trouvait à manger à Valence les repas, pour un prix modique, étaient somptueux. On était à la campagne..., on avait même du vin ! Au dessert Lhote, quelque peu gourmand, suçrait un verre de vin avec deux morceaux sortis de sa poche et y mettait des morceaux d'une pêche bien mûre épluchée. Il faisait sa petite cuisine, tranquillement, devant tout le monde.

En 1941 et 1942 l'ambiance générale était plutôt gaie. Tout le monde était confiant. Certains étaient persuadés que les Américains allaient débarquer d'un jour à l'autre et chasser les occupants avec la plus grande facilité. On se nourrissait d'illusions et, à vrai dire, on était très mal renseigné sur ce qui se passait.

Lorsque, en 1943, les Allemands ont envahi la « zone libre », tout a changé. Garbell (israélite) craignant d'être arrêté couchait dans un local ayant une sortie sur la campagne. Plus tard il alla se cacher chez un ami en Savoie. Bolin partit à Paris et d'autres peintres en divers endroits. Lhote était à Gordes, autre lieu de résidence pour lui. Mirmande devint en quelques mois un village triste et abandonné. Moi-même obligé de me cacher à Chavannes sous une fausse identité ne sortais plus guère de ce village sans me douter qu'un jour j'y fonderais un foyer et y passerais ma vie. A cette époque j'eus l'occasion de rencontrer souvent à Saint-Donat le poète Aragon et Elsa Triolet cachés, aussi, sous un faux nom.

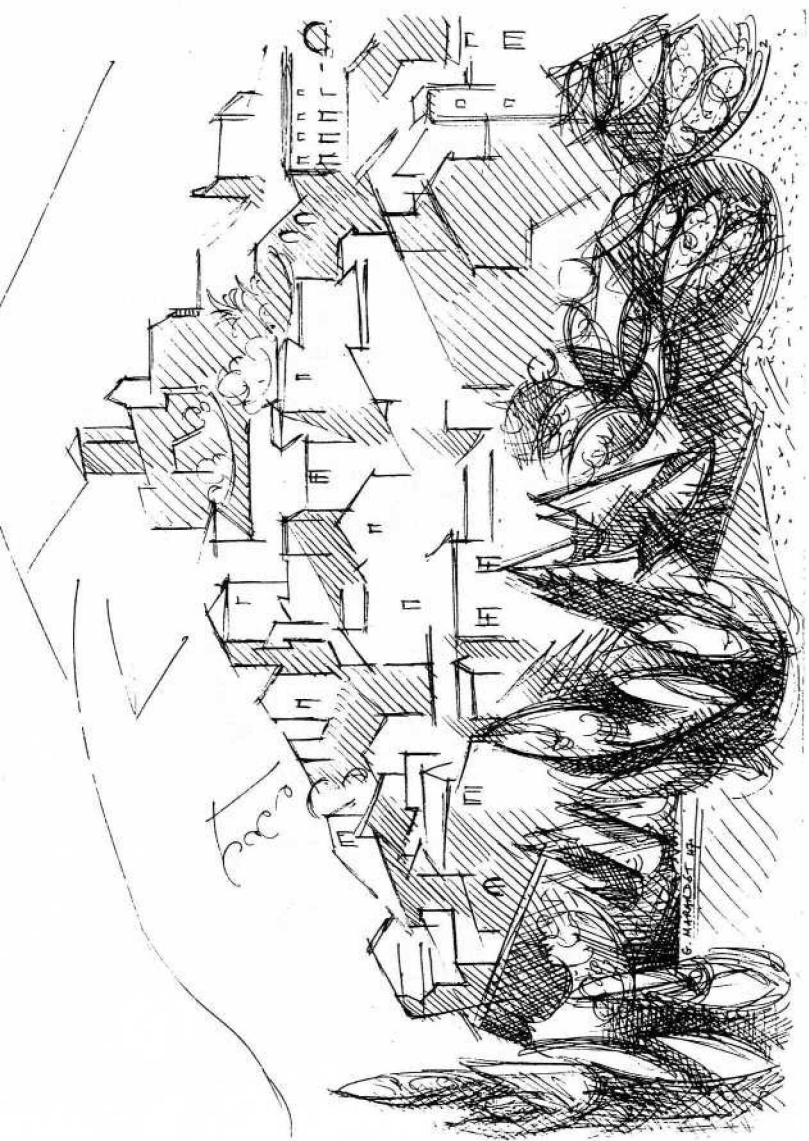
Après la Libération, à Paris et aussi à Mirmande l'été, j'ai souvent revu Garbell, Bolin et parfois André Lhote dont j'ai conservé plusieurs lettres amicales. Lors d'une visite dans son atelier de Paris, rue Boulard, je m'étonnais de voir sur ses toiles des couleurs très crues : bleus vifs ou jaunes citron. « Mes couleurs seront justes dans cent ans ! » me dit Lhote en plaisantant. Là encore il voyait juste et le temps a déjà beaucoup affiné ses tableaux.

En 1942, une exposition avait été organisée au musée de Valence par le sympathique conservateur Maurice Cailler. Parmi les exposants, bien sûr, tous les peintres que j'ai cités et d'autres dont je n'ai pas retenu le nom. En pleine guerre cette manifestation pourtant remarquable, et qui fit grand plaisir aux artistes, n'eut qu'un retentissement réduit. Le vernissage fut tout de même brillant avec la présence du célèbre conservateur du musée de Grenoble : Andry Farcy qui commenta avec esprit les œuvres exposées.

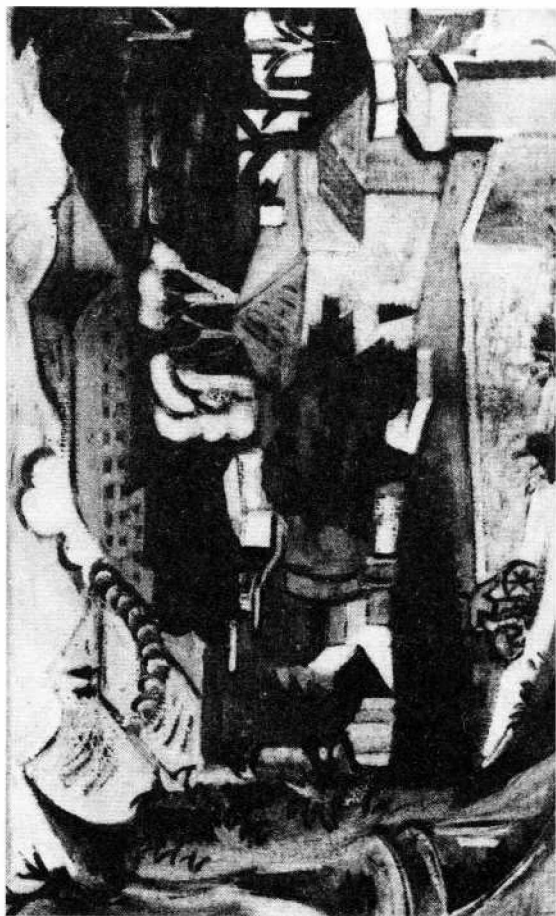
Cinquante ans ont passé... l'église et les maisons ont été superbement restaurées et le village a pris un nouveau visage. Mais l'image du Mirmande de 1941 reste gravée dans ma mémoire et c'est avec un peu d'émotion que j'évoque ces souvenirs.

Quand il m'arrive, à l'occasion, de circuler dans les ruelles tout me semble devenu différent mais, avec leurs rythmes et leurs douces cadences, les paysages eux n'ont pas changé.

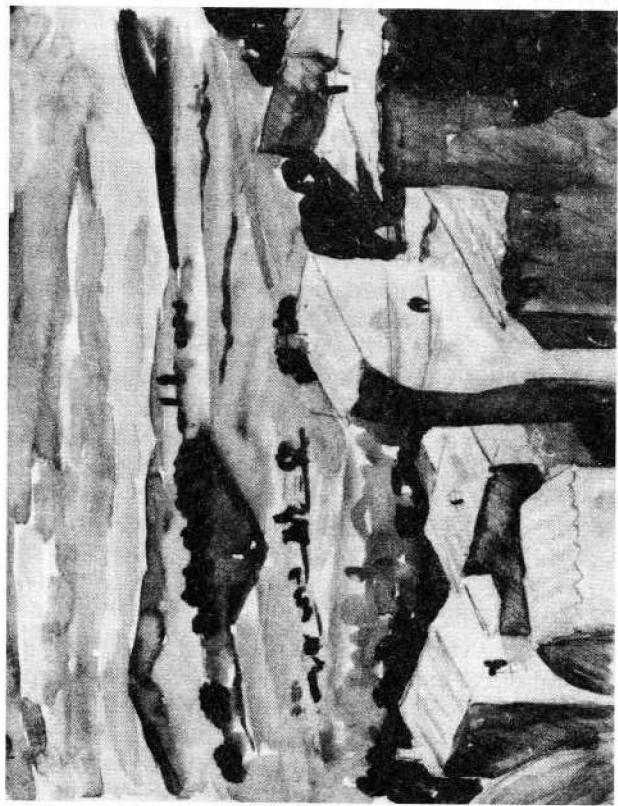
Et ils continueront à inspirer des peintres.



Guy Marandet, Mirmande.



André Lhote, La vallée vue de Mirmande.



Pierre Palu , Mirmande. Aquarelle, 1941.

La peste à Romans

par Henri Pouzin

Le mot *peste* avait au Moyen Age un sens assez large.

Il désignait diverses affections contagieuses dont les effets étaient dévastateurs. Les autorités civiles et religieuses évitaient dans la mesure du possible d'utiliser le mot ; elles avaient recours à des termes moins terrifiants et parlaient par exemple d'infections, d'épidémies ou de maux contagieux ; l'emploi d'euphémismes atténuerait, espérait-on, l'affolement des gens que leur fragilité physique rendait encore plus vulnérables aux assauts du mal.

En tout état de cause, les caractéristiques du fléau appelé peste sont constantes : il est contagieux, incurable et imprévisible.

Pourquoi la cité romanaise souffrit-elle à plusieurs reprises et si gravement de la peste ? Les raisons sont nombreuses.

Cette maladie venue d'Orient, plus précisément de l'Égypte, favorisée très vraisemblablement par les températures élevées de cette lointaine contrée et son manque total d'hygiène, était véhiculée par les bateaux qui traversaient la Méditerranée et arrivait sans obstacle dans nos ports. Marseille a connu dix-sept épidémies très graves de pestes de 1300 à 1720.

Toutes, sauf celle de 1720, devaient frapper la Provence, puis Romans.

Les échanges commerciaux entre Romans et l'Orient étaient nombreux, surtout en ce qui concerne les draps ; la cité de Saint-Barnard fabriquait les draps qui jouissaient d'un grand renom ; de plus, Romans était une plaque tournante entre Marseille, le Dauphiné et la Savoie. Au Moyen Age déjà, c'était un lieu de passage très fréquenté.

Les épidémies venues de l'Orient ne se contentaient pas d'exercer leurs ravages sur la cité phocéenne ; poursuivant leur route, elles s'étendaient sur la Provence et le Venaissin et parvenaient dans la cité romanaise dont elles faisaient une proie de choix. Car, au Moyen Age, la ville était enfermée entre de hautes murailles, les rues étroites et tortueuses souffraient d'un manque grave d'aération ; les maisons étaient malsaines, la nourriture pauvre, sou-

vent insuffisante. Quant à l'hygiène, elle était inexistante : les animaux, y compris les poules et les porcs, circulaient en liberté dans les ruelles que des tas de fumier souillaient et empestaient.

Par ailleurs, jusqu'au ^{xiv}^e siècle, la ville manquait cruellement de médecins ; dans le dénombrement des chefs de famille dressé le 19 mars 1376, on ne trouve aucun médecin ; dans le secteur de la santé on relève simplement l'existence de cinq apothicaires et trois barbiers chirurgiens ; ce ne fut qu'après la création d'une Université à Valence, vers 1460, que Romans a pu bénéficier de la présence à demeure de professionnels de la Médecine.

La première peste qui frappa Romans sévit en 1368. Elle avait été précédée d'une très grande famine. Si cette peste arrivée à Marseille en 1347, fut catastrophique pour la population de port méditerranéen (près de la moitié des habitants périrent), ses ravages sur la cité romanaise furent très grands, au point qu'un chroniqueur écrivait quelques années plus tard que « chaque maison était devenue un cimetière ».

En moins de deux siècles, la cité subit cinq très graves assauts de la peste : 1442, 1466, 1496, 1541. La cinquième épidémie commencée à la fin de 1628, dura jusqu'à novembre 1631 ; c'est sur cette dernière que les documents sont les plus nombreux.

On a pu suivre avec beaucoup de précisions les étapes de sa marche lente depuis son arrivée dans le Midi ; on la signalait le 6 juin 1628 dans le Vivarais ; fin octobre elle était à Tournon, puis à Tain, elle arrivait le 17 novembre à Romans. La première victime, un certain Servonnet, décédait deux jours plus tard, le 9 novembre.

Dès avant l'installation du fléau dans la ville, les responsables avaient pris diverses mesures : du blé fut distribué aux habitants, le 1^{er} Novembre ; un conseil de santé de quinze membres fut constitué sous la direction d'un capitaine des gardes et un renfort d'employés furent affectés à « l'hôpital des infects » (1).

Le 8 novembre fut présenté par le conseil un règlement « pour la conservation de la santé de la ville de

(1) « L'hôpital vieux » situé sur les bords de l'Isère fut très vite appelé « l'hôpital des infects ». Un bateau fut spécialement destiné aux transports des malades et des vivres pour les nourrir. « L'hôpital des infects » fut démoli en 1721.

Romans », en 36 articles ; on y lit entre autres décisions : invitation au chapitre de faire continuer les prières et d'exhorter le peuple à remplir ses devoirs religieux ; avis aux ministres de la religion réformée de cesser de faire des prêches et des assemblées ; expulsion des étrangers ; enlever le fumier des rues ; ne point nourrir des bestiaux en ville ; brûler les maisonnettes en paille qui sont dans les vignes ; défense de fréquenter les cabarets et les bals ; de jouer ; de voyager ; fermeture des portes de la ville dès qu'on ne pourra plus lire et vérifier le permis de ceux qui se présenteront ; visite « de l'hôpital des infects » par les consuls et conseillers afin de pourvoir au logement des malades, d'acheter des bateaux et civières pour la conduite des pestiférés et des décédés, ainsi que le bois nécessaire à la construction des cabanes...

D'autres règlements s'adressent aux médecins et chirurgiens tenus par serment de résider dans la ville et de visiter les malades, aux prêtres et aux religieux pour assister les malades et les mourants et aux « galopins » (2) chargés du transport des malades, des enterrements et désinfections.

On créa également une compagnie de 20 hommes appelés « Corbeaux » Leur tâche allait soulager celle des « galopins ». Ces hommes dirigés par un capitaine, étaient revêtus de toile cirée. Ils allaient les chercher sur des charrettes, et les transportaient dans les lieux d'inhumation ; ces « Corbeaux » étaient armés d'un croc pour manipuler sans contact direct les corps des pestiférés.

Précisons ainsi qu'une très ancienne décision prise en juin 1491, était toujours en vigueur : on avait aménagé près du confluent de la Savasse, en aval du pont qui reliait Romans à Bourg-de-Péage un bac à traîlle. Ce bac était réservé aux étrangers arrivant du sud ; certains étaient porteurs de maladies. La traversée de l'Isère par le bac évitait tout contact avec les autochtones qui, eux, utilisaient le pont.

Sur le plan religieux, l'on agit avec ferveur et l'on renouvela le 3 décembre 1628 le vœu du 3 juillet 1586 par lequel les Romanais s'engageaient à célébrer comme un dimanche les fêtes de saint Sébastien et saint Roch, en reconnaissance de guérisons accordées par leur interces-

(2) Le terme « galopin » sans aucune nuance péjorative, désignait un enfant employé à quelque office.

sion ; des messes en leur honneur et une procession à l'église des Cordeliers furent décidées.

Cette peste fut longue : elle dura pratiquement trois ans ; et l'on sait avec une assez grande précision le nombre de ses victimes, du moins pour certaines de ses périodes. Un registre très détaillé nous indique qu'entre le 16 juillet 1629 et la fin avril 1630 il y eut 810 morts à Romans : 211 hommes, 240 femmes, 92 garçons, 151 filles et 116 enfants (sans qu'on ait précisé leur sexe). Dans cette même période, septembre 1629 fut le plus meurtrier avec 212 morts ; en octobre et novembre de la même année on dénombre encore 129 et 123 décès ; dans les quatre premiers mois de 1630, le déclin du fléau est net : 21 morts puis 24, 9, 10.

Pour la totalité de l'épidémie, on situe le nombre des morts à Romans entre 1 000 et 1 200 (en fait, c'était le sixième de la population !). A Bourg-de-Péage, sur 1 700 habitants on a compté 198 victimes.

Evidemment, outre le tribut très lourd payé à la mort, les frais à assumer furent énormes : ainsi 24 634 livres pour les soins de 900 malades furent dépensés par « l'hôpital des infects ». La ville eut à faire face aussi à des frais très élevés, et l'on dû créer un nouvel impôt.

La peste devait faire encore des tentatives en 1651 où elle se montra menaçante plusieurs mois, puis en 1690 ; mais les Romanais eurent plus de peur que de mal. Pourtant en 1720, l'alerte fut chaude : la peste revint à Marseille où elle sévit deux ans, elle frappa également plusieurs villes dont Toulon, Aix, Arles. Elle gagna la Provence et le Cantal et arriva devant Romans. Mais les responsables locaux, forts de l'expérience des attaques précédentes prirent des mesures drastiques qui furent couronnées de succès.

Enfin, on avait vaincu la peste et son cortège d'épouvantes, de souffrances et de deuils... à Romans tout au moins.

De l'émotion à la grâce (3)

par Pierre Vallier

En cet instant précis, mes amis, je vous vois tous, et c'est l'émotion de ma vie. Reviennent aussi tous les souvenirs qui nous lient les uns aux autres depuis tant d'années, dans cette Drôme, et aussi cette Ardèche, qui sont, pour nous, ou la terre natale, ou la terre d'élection. Je ne pourrais pas vivre ailleurs, et j'ai aimé être journaliste, et chroniqueur aujourd'hui, dans ce pays bien-aimé ou tout m'est familier et amical.

Un jubilé, c'est la tentation de raconter sa vie, mais je préfère, ce soir, vous parler d'une seule chose qui a régi ma vie ; et c'est l'émotion. En effet, c'est le mot et la chose que je préfère. C'est par elle que l'homme est vulnérable, c'est-à-dire sensible, et qu'il est ainsi humblement humain. Je sais que, sans l'émotion, comme sans la faculté d'enthousiasme ou le goût de la curiosité, nous serions bien peu. Quant à moi, je ne saurais rien faire sans ressentir au moins un brin d'émotion, à commencer par écrire.

C'est un sentiment qui me fait vivre, qui me fait vous écrire, chaque dimanche, à travers ma chronique du *Dauphiné*. Naturellement, ce sentiment se retrouve dans les pages de mon livre *Nonchalances* (4) qui est dédié à Louise, ma petite-fille, mais aussi, ce soir, à vous toutes et tous qui êtes là.

Je suis sensible à l'émotion qui naît d'une rencontre, d'une lecture, d'une écriture, d'un tableau, d'un paysage, d'un fruit, d'un objet, d'une image, d'une couleur (ah ! le bleu...), d'un chant, d'un ciel, d'une idée, d'une fleur, d'un arbre, du mouvement d'une étoffe, d'un vin, d'un enfant qui joue. L'émotion qui est en tout et n'empêche ni la raison, ni la force, entendons-nous bien, peut aussi venir de presque rien, comme un sourire, un geste, un trait, un

(3) Texte de l'allocution prononcée par Pierre Vallier, le 24 novembre 1994, à l'occasion de son jubilé journalistique, dans les salons de la préfecture de la Drôme.

(4) Pierre Vallier, *Nonchalances, chroniques de la vie provinciale*, La Mirandole, Pascale Dondey, éditeur.

silence, un bruit, une odeur, un seul mot, une pluie d'été sur les feuillages d'un jardin.

Et puis il existe aussi, hélas, ces émotions fortes et puissantes qui provoquent la colère et la révolte, et qui viennent de l'injustice, de la détresse, de la douleur, du malheur, de la violence, de la barbarie, et parfois de la simple bêtise.

Mais, Dieu merci, on éprouve également l'émotion exaltante qui monte d'une passion, d'un bonheur, d'un plaisir, d'une découverte, d'une délectation. Et là, je dois à la vérité d'ajouter que ce sont surtout le journalisme, la littérature, l'art et l'amitié qui me procurent les plus belles émotions. On sait que, chez le plus grand des Dauphinois, Stendhal, l'émotion affleure de toutes parts ; et que, dans ses romans, les hommes ont enfin le droit de pleurer, ce qui n'est pas forcément un signe de faiblesse.

Enfin, il existe l'émotion fervente et secrète de la prière. Elle est la plus haute des émotions. Elle est d'une autre nature, un peu comme l'émotion qu'engendre la compassion, donnée ou reçue.

Maintenant, en forme de conclusion, j'en appelle à un vieil ami huguenot disparu, le bâtonnier Patrick Darrleman. Alors qu'il venait de recevoir sa Légion d'honneur et les éloges qui vont avec, il s'écria : « Certes, le mérite, c'est bien, mais, chez nous, seule compte la grâce ». A ce moment-là, il y eut dans l'assistance un moment d'émotion très particulier.

Aussi, mes amis, ce qu'il faut vous souhaiter, mutuellement, maintenant, c'est la grâce, la grâce aux multiples visages.

Encore merci, et bonsoir.

LISTE DES MEMBRES AU 1^{er} JANVIER 1995

Classe lettre

Alain BALSAN	1, rue Mirabel-Chambaud, 26000 Valence.
Claude BONCOMPAIN	Place de la Pierre, 26000 Valence.
Pierre BERARD	30, rue des Chartreux, 69001 Lyon.
André CHARRETIER	10, rue Sainte-Thérèse, 26000 Valence.
Gérard CHAUVET	20, rue Jonchères, 26000 Valence.
Henri CHOSSON	5, rue des Bateliers, 26140 Andancette.
Marcel COLOMB	13, rue du Jeu-de-Paume, 26000 Valence.
Micheline CORNET	183, avenue Maurice-Faure, 26000 Valence.
Jean-Noël COURIOL	26400 Beaufort-sur-Gervanne.
Jeanne DEVAL	51, cours Pierre-Didier, 26100 Romans.
Bernard DELPAL	56, cours Charlemagne, 69002 Lyon.
Jean DURAND	Vieux Village, 26740 Savasse.
Jean ESCOFFIER	21, bd. de Montmorency, 75016 Paris.
Christian FRACHETTE	206, rue d'Helvie, 07500 Granges- les-Valence.
Abbé FROMENT	26310 Luc-en-Diois.
Marcelle GAMBUS	« Le Sage », 26160 La Bégude-de- Mazenc.
Rambert GEORGE	« La Poulate », 26800 Etoile.
Marcelle GIACOMINI	Mas de l'Hermitage, n° 7, chemin des Prés, 26600 Tain-L'Hermitage.
Jean LOVIE	45, rue Gustave Monod, 26200 Montélimar.
M ^{me} NATHAN-TILLOY	Archives départementales, 14, rue de la Manutention, 26000 Valence.

Henri POUZIN	« Le Chalandou », rue Ernest-Martin, 26750 Génissieux.
Emile RICARD	Villa « Bonoise », 8, rue Adrien-Bertrand, 26110 Nyons.
Georges ROUX	Place Chateauras, 26220 Dieulefit.
Pierre SOGNO	4, av. de la Gare, BP15, 26701 Pierrelatte cedex.
Suzanne TIZIOU	22, av. d'Aygu, 26200 Montélimar.
Pierre VALLIER	7, rue Buffon, 26000 Valence.
Lucie VERGER	38, rue Freycinet, 26000 Valence.

Classe sciences

Dr Pierre ANDRE	360, av. Victor-Hugo, 26000 Valence.
Amicie d'ARCES	« Le Breuil », 71140 Malfat.
Jean BERTHON	20, chemin de la Gondole, 26200 Montélimar.
Charles COLOMB	11, rue du Jeu-de-Paume, 26000 Valence.
Dr Maurice DAMEZ	12, rue Chevandier, 26000 Valence.
Henri-Paul DESAYE	Villa « Andasta », 12, rue Belle-Justine, 26150 Die.
Dr Edmond ESTOUR	151, rue Faventines, 26000 Valence.
Arsène HERITIER	77 bis, avenue Château-Fleury, 26100 Romans.
Dr Jean MIRIBEL	« L'Ormeriaie », chemin de Robinson, 26000 Valence.
Pierre REVEILLET	4, rue Saunière, 26000 Valence.
Dr Jacques SARANO	Rue Lafontaine, 26000 Valence.
Maurice VERILLON	Sénateur Honoraire, av. Sadi-Carnot, 26150 Die.
Freddy TONDEUR	Rue Pierre-Toesca, 26110 Nyons.

Classe arts

Gérard BAYLE	17, rue des Frères-Montgolfier, 26000 Valence.
Frédérique BON	26600 Chanos-Curson.
Abbé CHARRAY	Conservateur du Château, 07200 Aubenas.
Roger CHERDAVOINE	14, allée Jean-Buclon, 26000 Valence.

Abbé DES CILLEULS	26540 Mours-Saint-Eusèbe.
Bernard DHONNEUR	45, rue Sainte, 13001 Marseille.
Gaston JUNILLON	13, avenue Gambetta, 26100 Romans.
M ^{me} André LANCON	9, rue Bertrand-Geslin, 44000 Nantes.
Guy MARANDET	« La Grande Maison », 26270 Mirmande.
Pierre PALUE	26260 Chavannes.
Alain PIC	285, avenue Victor-Hugo, 26000 Valence.
Georges POMMARET	39, avenue Maurice-Faure, 26000 Valence.
Pierre SIMONNET	Chemin du Bois-de-Laud, 26200 Montélimar.

par  Achevé d'imprimer
en mars 1995
IMPRIMERIE LIENHART
à Aubenas d'Ardèche

Dépôt légal mars 1995

N° d'imprimeur : 7521

